

J'ai le cœur à Palmyre...

Raphael Toriel

SACD 164422

PROLOGUE

Dans le dernier tiers du troisième siècle, deux étoiles filantes vont se percuter.

Zénobie, Reine de Palmyre est une femme d'une beauté rare et d'une intelligence prodigieuse. Avec son époux Odenath, elle bat les Perses et sauve l'empire romain d'invasions successives que rien ne semblait pouvoir arrêter.

A la mort de son mari, profitant de l'anarchie qui affaiblit Rome, elle conquiert la Phénicie, la Palestine et l'Égypte. En tenant l'Égypte, grenier de Rome, elle assure l'approvisionnement de son armée en blé, mais menace en partie celui de Rome. En moins de trois ans, cette jeune bédouine règne sur l'essentiel de l'Orient romain. En signe d'autonomie elle fait battre monnaie à l'effigie de son fils Wahballath, ce qui lui attribue de fait le titre d'empereur.

A-t-elle réellement voulu prendre les rênes de l'empire tout entier ? Peut-être, mais Zénobie est avant tout une orientale, attachée à affermir l'indépendance syrienne, tant sur le plan culturel qu'économique. Sa cour est des

plus brillantes, elle y attire philosophes, historiens, théologiens, rhéteurs et artistes de tous horizons. La prise de l'Égypte lui assure les ressources de ses ambitions.

Malheureusement pour elle, la vieille louve romaine qui semblait moribonde, sort alors de sa torpeur et après une succession d'empereurs incapables, les soldats romains élisent au commandement suprême un brillant général balkanique : Aurélien.

Mystique, adepte du « Soleil Invaincu », dont il fera la divinité tutélaire de Rome, convaincu d'avoir reçu de son dieu la mission de rétablir l'unité et la grandeur de l'Empire, brillant stratège, Aurélien s'attelle à la tâche avec méthode et opiniâtreté.

D'abord il lui faut soumettre Rome qui s'apprête à choisir un autre empereur, puis tenter de mettre un frein à la corruption qui sévit jusqu'à l'hôtel des monnaies et réprimer la révolte des ouvriers qui s'en suit et à laquelle se sont joints des sénateurs indéliçats. Rome soumise, il s'en va mettre de l'ordre aux frontières. Commenant par les Vandales qui ravagent les Balkans, il organise

l'abandon de la Dacie, intenable, puis repousse les Alamans au-delà des Alpes.

Dotant Rome d'une fortification et, débarrassé de tous risques d'invasions extérieures, il peut enfin s'attacher à la réunification de l'Empire.

Deux provinces font sécession : Les Gaules aux mains de Tetricus empêtré dans des querelles successorales et Palmyre... et sa reine arrogante. Aurélien marcha sur Zénobie!

Deux armées colossales s'affrontent à Emèse.

La bataille commence mal pour Aurélien dont la cavalerie légère est taillée en pièces par les cataphractaires du général Zabdas. Mais les cavaliers lourds palmyréniens sont attaqués par l'infanterie qui les met en déroute, forçant Zénobie à battre en retraite sur Palmyre.

Le siège de Palmyre tourne à l'avantage d'Aurélien, obligeant la reine à s'enfuir.

Rattrapée alors qu'elle passe l'Euphrate pour se réfugier chez les Sassanides, elle est jugée et graciée.

Le philosophe Longin, son premier ministre et nombre de ses conseillers sont passés au fil de l'épée. Palmyre sera épargnée et laissée aux soins d'un gouverneur, mais les palmyréniens se révoltent et massacrent la

garnison, obligeant Aurélien à revenir sur ses pas et à châtier la ville.

*Le jour de son triomphe, comme tous ses prédécesseurs, Aurélien exhibe à la vue des Romains fascinés tous ses trophées.
De toutes les merveilles exposées, une jeune femme couverte d'or, attire toute l'attention !
Pourquoi est-elle là, vivante ?*

ACTE I

Scène 1

ZENOBIE : *Marchant de long en large sur la scène et s'adressant au public.*

Tu as eu ton triomphe, Aurélien, il fut grandiose. J'ai porté des entraves aux chevilles et des chaînes d'or aux poignets. Nue, recouverte des épaules aux mollets des pierres précieuses de mon propre trésor, j'ai marché du jour levant à la nuit tombée. C'était interminable ! J'endurais un carcan d'or serti d'émeraudes à mon cou, il en partait un lien pesant, mal soutenu par l'un de mes bouffons. Le tout était plus écrasant que la cuirasse de mes lourds cavaliers de combat.

J'ai dû m'arrêter plusieurs fois pour reprendre mon souffle, mais je n'ai pas vacillé. Devant moi, Tetricus et son fils, tous deux traîtres à Rome, légèrement vêtus de leurs atours gaulois trébuchèrent plusieurs fois, eux, moi pas ! Je me devais de résister pour mon honneur de Reine et pour ta gloire, César ! Droite, j'ai commencé ma marche, droite, je l'ai achevée.

J'ai eu le temps de méditer, ce jour-là. De noires pensées se bouscuaient dans mon cœur ! Ne Serais-je pas sacrifiée à la fin du spectacle ?

J'étais sans crainte pour ma vie mais inquiète pour mes fils. Que leur adviendrait-il, si faibles encore, si démunis sans ma protection ?

Des pensées plus futiles me venaient à l'esprit. Etais-je l'apogée du spectacle pour cette foule de romains ? Ou était-ce les vingt éléphants qui ouvraient le cortège devant les terribles fauves, tigres, panthères, lions, guépards. Était-ce les élégantes girafes, les antilopes graciles et tant d'autres animaux étranges et exotiques ? Des chars qui suivaient, lequel était le plus beau, le plus impressionnant ? Celui d'Odenath paré d'or et de lapis ou celui riche en pierreries, offert par le roi de Perse à Aurélien ? Le mien, dessiné par mes soins, exécuté par les plus habiles artisans syriens, habillé d'argent avec en son centre un soleil resplendissant de turquoises et de brillants, rehaussé de rayons d'or ou celui du Roi des Goths, plus lourd, moins raffiné, mais tiré par quatre cerfs splendides que tu montais fièrement pour ton arrivée au Capitole ?

Quelle place tenaient les vaincus dans cette parade ? De qui parlerait-on le plus cette nuit dans les tavernes ? Des dix amazones habillées en hommes, capturées alors qu'elles combattaient côte à côte, en égales avec leurs frères Goths ? De Tetricus et de son fils, proclamé par son père Empereur des Gaules et qu'Aurélien a terrassé sans combattre ?

Des sénateurs félons, traînés eux aussi en triomphe ou de moi, Reine orientale, femme mystérieuse, qui a fait trembler Rome ? Croyaient-ils vraiment ces rustres, que cette femme enchaînée aspirait à être leur maître ? Que j'ai pu un jour vouloir quitter Palmyre la somptueuse pour Rome la décadente ?

L'épuisement attise la fureur ! Je ruminais des vengeances impossibles une bonne partie du chemin et lorsque, enfin arrivé au Capitole, magnifique dans ton armure de parade, au centre de laquelle étincelait un glorieux soleil d'or, tu sacrifias à Jupiter les quatre cerfs qui t'avaient transporté jusque-là, malgré la fatigue qui me coupait les jambes et sans mes multiples entraves, je crois bien que j'aurais trouvé la force de t'arracher ton poignard des mains pour te l'enfoncer dans le cœur avant de me tuer à mon tour.

Ai-je défailli ? Du haut des marches du sacrifice, tu fis signe que l'on m'apportât un siège. Deux esclaves empoignèrent un fauteuil destiné à un quelconque sénateur et me le présentèrent. Je le refusais ! Sur un nouveau signe de toi, impératif et souverain, quatre bras puissants me soulevèrent de terre, m'obligeant à m'asseoir.

On m'avait habillée debout, je tentais désespérément de me relever, cela m'était impossible, le poids des bijoux et des chaînes m'en empêchait. La foule saluait par des cris de joie la générosité de leur empereur. Toi et moi seuls savions que tu m'avais infligé là une nouvelle défaite.

Je te hais Aurélien ! Je te hais pour ta mansuétude, pour ma vie épargnée, pour cette cage dorée. Qu'ai-je à faire de ce palais douillet, de cette douce verdure, de ces femmes parfumées ? Que m'aurais-tu donnée à violer par tes légions, à déchirer par tes chiens, à piétiner par tes chevaux plutôt que de m'ôter mes palmiers généreux, mes sables infinis, mes rocs, mes déserts ! Où est Tecram, mon cheval préféré et vous, mes vaillants cavaliers, et vous, mes sages, mes bavards, mes philosophes, où êtes-vous ?

Qu'espérais-tu faire de moi, Aurélien ? Une agnelle docile, moi qu'un père aimant appelait « Khamsin », le vent du désert, ce vent du sud, chaud et sec, qui bouscule les dunes, obscurcit le ciel, brûle les yeux, enflamme les corps et rend fous les cœurs. Comment as-tu pu m'imaginer en matrone, moi Zénobie la grande, Reine de Palmyre, moi dont la gloire illumine l'Orient.

J'admira le général audacieux, le stratège inspiré, mais comme tous les hommes tu n'as que le courage de mourir et le mépris des femmes.

Je te hais également pour mes erreurs, car c'est sur toi qu'elles convergent. Je t'ai cru faible comme tes prédécesseurs et tu m'as vaincue. Puis je t'ai espéré intelligent autant que magnanime, pourtant tu as privé mon peuple de sa lumière en le privant de moi. C'est Palmyre qu'il fallait me rendre, nous aurions fait alliance. J'aurais fait allégeance, une femme comme moi ne commet jamais deux fois la même erreur. Quel meilleur bouclier que moi, pouvais-tu trouver là-bas.

Alors que je m'étirole dans cette campagne romaine. Trop souvent importunée par tous ces Romains curieux, désireux de m'approcher, je n'ai plus le temps d'écrire. J'écris depuis toujours, depuis l'enfance, j'en ai besoin, c'est ma façon à moi de remettre un peu d'ordre dans mes idées. J'y mets ma rage aussi bien que mes pensées les plus intimes. Tantôt je garde, tantôt je détruis. J'écris en égyptien, en araméen et même en grec, mais jamais en latin. Je ne le sais pas assez, ou si peu, ou si mal ! J'évite même de le parler tant j'abhorre faire des erreurs, mais ici, j'y suis le plus souvent obligée. Peu de romains parlent une autre langue,

parfois le grec, rarement le perse. Une grande nation conquérante n'a pas d'efforts à faire, elle parle sa langue, aux autres de s'adapter.

Je ruse, je triche, j'attends mon heure, j'écris debout pour avoir la force de recevoir couchée, des heures durant, la cohorte des patriciens pompeux et de leurs épouses bavardes, tous curieux de voir à quoi peut bien ressembler un fauve assagi. Je dois bien les décevoir, je suis si affable que ta gloire, Auguste, en prend un coup. Est-ce vraiment elle, cette farouche guerrière que l'empereur a eu tant de mal à vaincre ? J'écoute, je m'instruis de toute la bêtise de tes élites. Nul ne me surprend un livre à la main, nulle pensée élevée ne s'échappe de mes lèvres, je babille avec les femmes, écoute, béate, les hommes sans jamais les contredire.

La banalité de mes propos les rassure, les femmes oublient que mon peuple me surnommait « la vertueuse », elles parlent entre elles, devant moi, de leurs amants, esclaves barbares qu'elles s'échangent ou se gardent jalousement selon le cas et qui eux savent les prendre avec la force perdue de leurs époux. Elles vantent leurs mains habiles aux caresses, leurs bouches gourmandes, leurs sexes de taille monstrueuse, durs et infatigables. Elles en rajoutent pour susciter l'envie et la curiosité de leurs compagnes.

Pas d'avarice dans les détails, c'est à celle qui en dit le plus, positions, circonstances, orgasmes éprouvés, femelles complices, gloussant de leurs petits bonheurs. Elles me testent ainsi, suis-je des leurs ? Je les écoute en souriant, amicale, mais suffisamment distante pour éviter qu'elles devinent mon ennui. Les matrones ne sont pas vraiment dupes mais rien ne peut les empêcher de s'épancher, faiblesse de femmes oisives se vengeant de l'indifférence de leurs époux. Tromper n'est rien, encore faut-il le faire savoir.

Les hommes, eux, font les importants, sénateurs, consuls, certains complotent car tous ont peur depuis que quelques uns de leurs pairs et pas des moindres, se sont vus traîner enchaînés, à ton triomphe. J'écoute, discrète, posant ici et là une question naïve. Je tends même une oreille attentive au beau Flavius envoyé par tes soins pour me séduire. Tu as bien choisi, il est charmant et pourrait combler toute autre que moi, mais seul un égal pourrait trouver grâce à mes yeux.

Aujourd'hui j'ai trente trois ans, je n'ai pas voulu que cela se sache, je n'ai pas donné de fête, même mes enfants l'ignorent. Ils dorment dans une famille patricienne du voisinage, leurs nouveaux amis. Ils s'habituent bien à la vie et aux mœurs d'ici, peut-être trop bien.

Une soirée pour moi toute seule, un mézézé léger, une pâtisserie au miel et un long moment de lecture, voici les présents que je m'offre, le ciel, lui, me régale d'une douce nuit étoilée.

Scène 2

Un bruit de soldats en armes et la porte s'ouvre à deux battants, laissant apparaître Aurélien qui porte un coffret.

AURELIEN : *Hilare.* Surprise !

ZENOBIE : *Visiblement contrariée.* Mauvaise surprise ! De quelle beuverie sors-tu pour apparaître ainsi devant moi sans te faire annoncer.

AURELIEN : *Regardant partout comme pour chercher quelqu'un.* Tu parlais à haute voix et je ne vois personne, même pas ce vieil imbécile d'eunuque qui te tient lieu de garde. Perdrais-tu la tête à force de me haïr ?

ZENOBIE : Je m'apprêtais à écrire mes mémoires.

AURELIEN : *Moqueur.* Et tu les marmonnes d'abord !

ZENOBIÉ : Que sais-tu de l'écriture, sais-tu au moins lire?

AURELIEN : C'est ton mépris des autres qui t'a fait perdre la guerre. Tu mésestimas l'adversaire et tu le payes cher ! Souviens-toi d'Antioche et d'Emèse. Je t'y ai par deux fois infligé de sacrées déroutes.

ZENOBIÉ : Serais-tu venu me torturer ? Ta présence m'est pénible, dis vite la raison de ta visite et s'il te plaît, retire-toi de ma vue...

AURELIEN : *Ne se départissant pas de sa bonne humeur.* Ta constance est unique ! Souvent femme varie, mais toi tu es toujours égale à toi-même, toujours désagréable, tout au moins avec moi. Je viens pourtant te porter un présent.

ZENOBIÉ : Un présent ! Tu as quitté Rome pour venir en pleine nuit chez moi m'apporter un présent ? Permets-moi de douter d'un tel altruisme !

AURELIEN : Il *ouvre le coffret d'où l'on voit apparaître un somptueux collier et le lui tend.* Longue vie à toi Zénobie !

ZENOBIE : *Elle jette un regard distrait sur le bijou.* Un collier ! Ne suis-je pas suffisamment ta prisonnière ? Ne m'as-tu pas assez enchaînée ?

AURELIEN : Prisonnière de luxe ! *D'un geste il montre le décor.* Tu dois admettre que je te traite selon ton rang ! Qui d'autre que moi serait venu te présenter ses vœux, en ce jour anniversaire ?

ZENOBIE : Ne sens-tu pas le parfum de l'encens que Diouf a fait brûler pour chasser le mauvais œil !

AURELIEN : *Perdant un peu patience et tenant toujours le collier qu'elle ne prend pas.* Folle, tu compares ton empereur à un esclave ? Accepte ce présent que je t'offre ou je fais couper la tête de ton nègre.

ZENOBIE : Ne sais-tu faire que cela ?

AURELIEN : Ne me mets pas au défi ! *Il lève le bras comme s'il se préparait à appeler des gardes cachés derrière la porte.*

ZENOBIE : Avec toi, même recevoir un présent devient ordre ! Où est donc le plaisir ? Tu devrais apprendre à offrir.